Zeitschrift: Textiles suisses [Édition française]
Herausgeber: Office Suisse d'Expansion Commerciale
Band: - (1954)
Heft: 4

Artikel: Noël à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-791758

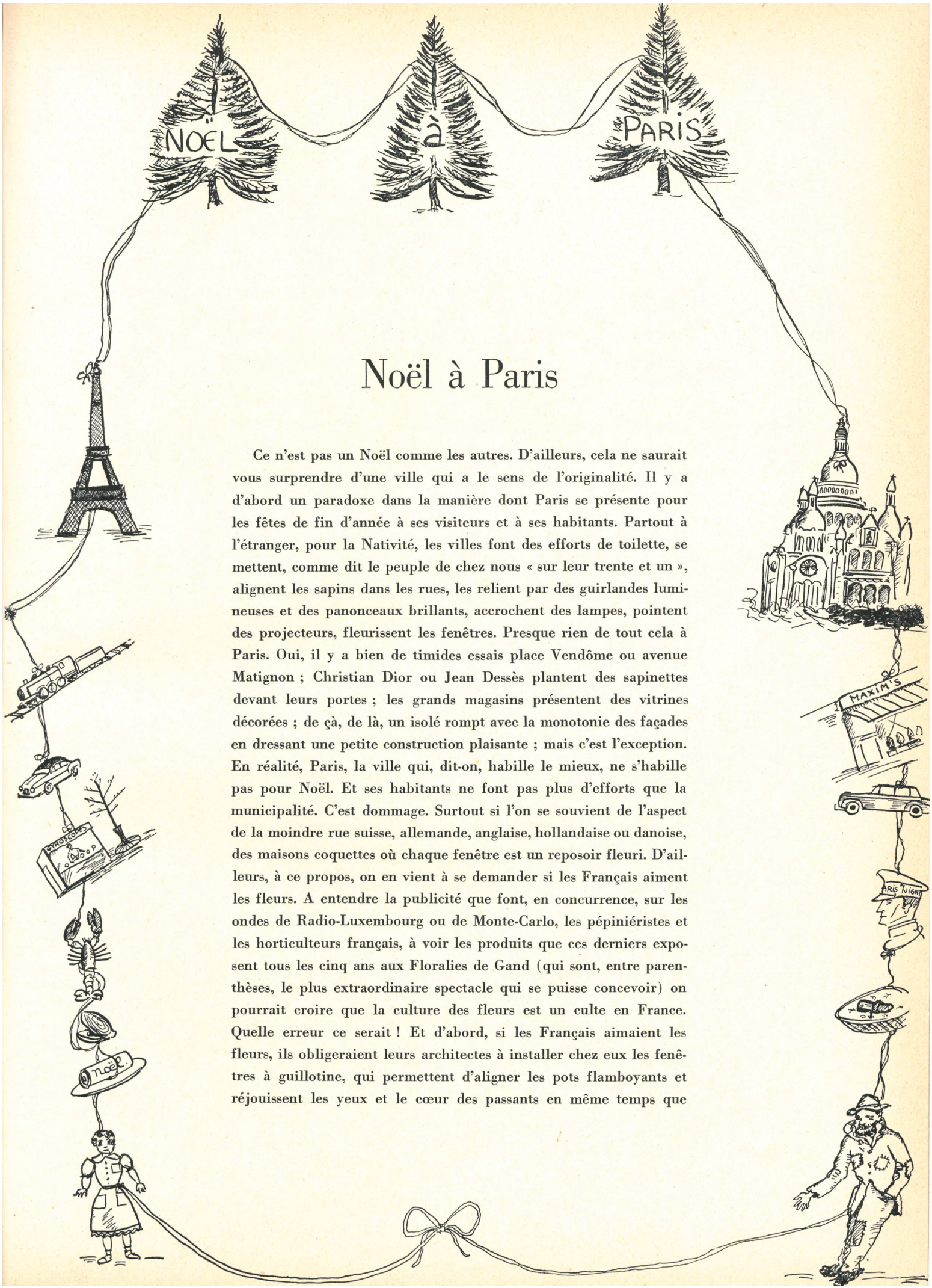
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

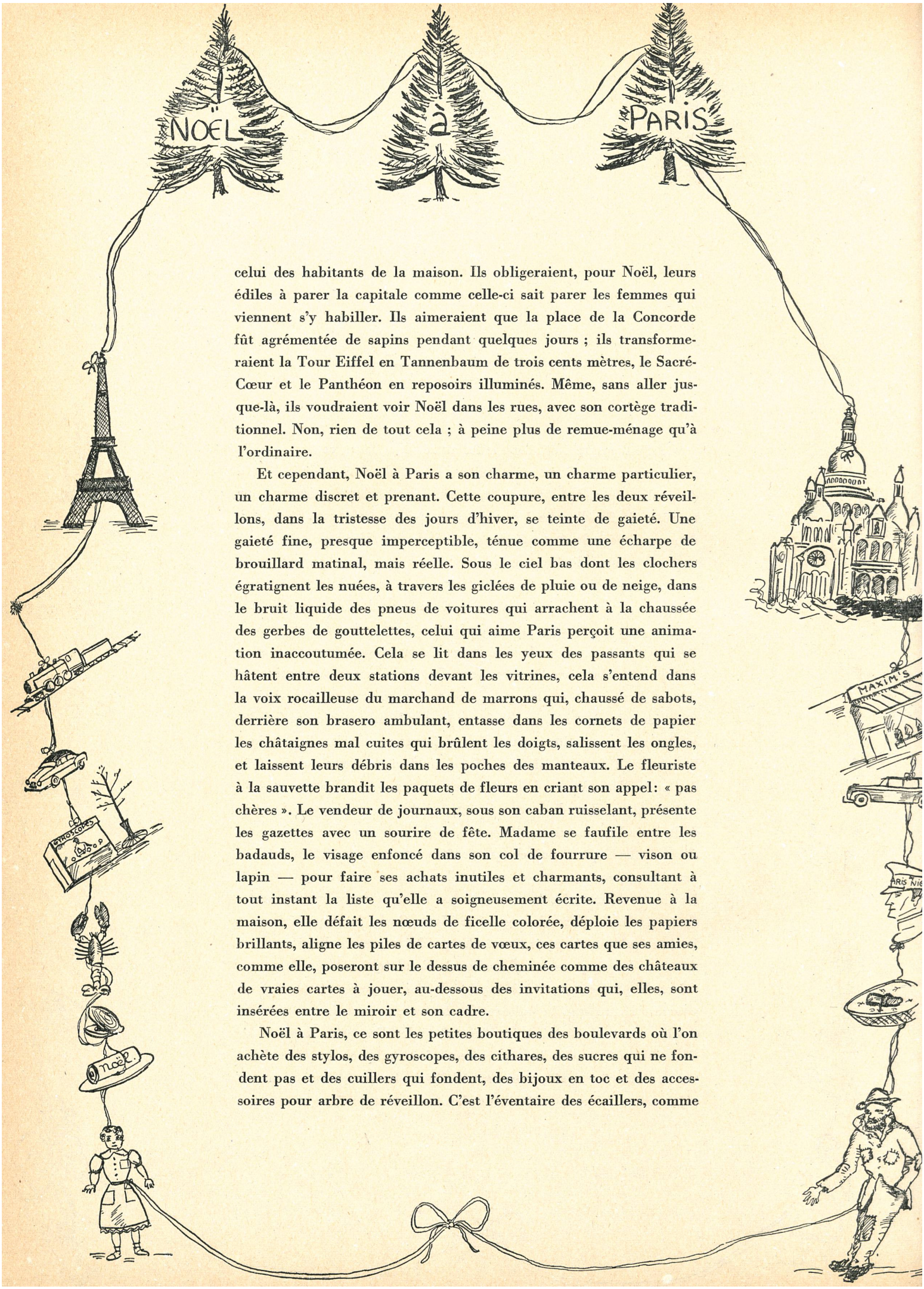
Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Noël à Paris

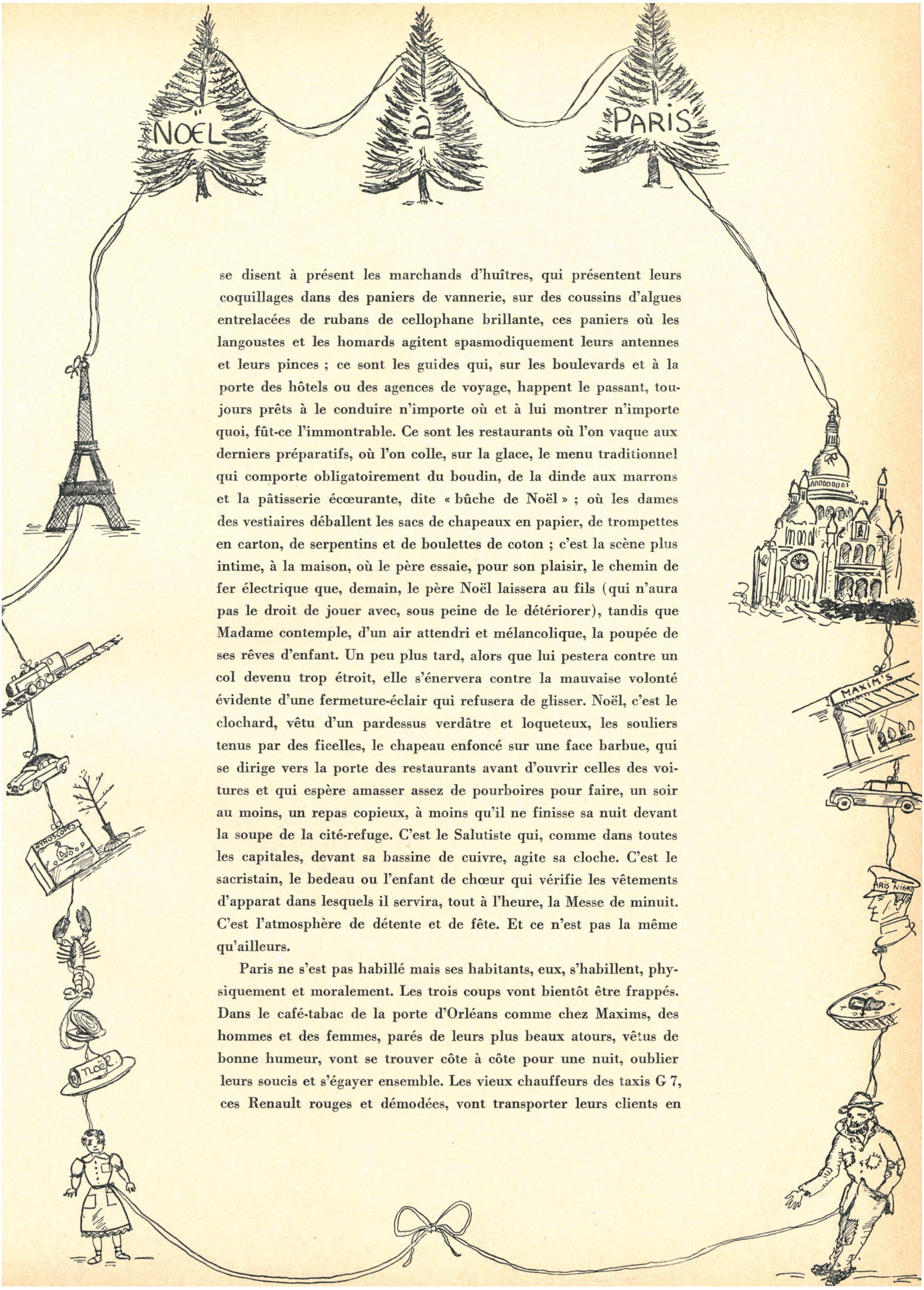
Ce n'est pas un Noël comme les autres. D'ailleurs, cela ne saurait vous surprendre d'une ville qui a le sens de l'originalité. Il y a d'abord un paradoxe dans la manière dont Paris se présente pour les fêtes de fin d'année à ses visiteurs et à ses habitants. Partout à l'étranger, pour la Nativité, les villes font des efforts de toilette, se mettent, comme dit le peuple de chez nous « sur leur trente et un », alignent les sapins dans les rues, les relient par des guirlandes lumineuses et des panonceaux brillants, accrochent des lampes, pointent des projecteurs, fleurissent les fenêtres. Presque rien de tout cela à Paris. Oui, il y a bien de timides essais place Vendôme ou avenue Matignon ; Christian Dior ou Jean Dessès plantent des sapinettes devant leurs portes ; les grands magasins présentent des vitrines décorées ; de çà, de là, un isolé rompt avec la monotonie des façades en dressant une petite construction plaisante ; mais c'est l'exception. En réalité, Paris, la ville qui, dit-on, habille le mieux, ne s'habille pas pour Noël. Et ses habitants ne font pas plus d'efforts que la municipalité. C'est dommage. Surtout si l'on se souvient de l'aspect de la moindre rue suisse, allemande, anglaise, hollandaise ou danoise, des maisons coquettes où chaque fenêtre est un reposoir fleuri. D'ailleurs, à ce propos, on en vient à se demander si les Français aiment les fleurs. A entendre la publicité que font, en concurrence, sur les ondes de Radio-Luxembourg ou de Monte-Carlo, les pépiniéristes et les horticulteurs français, à voir les produits que ces derniers exposent tous les cinq ans aux Floralies de Gand (qui sont, entre parenthèses, le plus extraordinaire spectacle qui se puisse concevoir) on pourrait croire que la culture des fleurs est un culte en France. Quelle erreur ce serait ! Et d'abord, si les Français aimaient les fleurs, ils obligeraient leurs architectes à installer chez eux les fenêtres à guillotine, qui permettent d'aligner les pots flamboyants et réjouissent les yeux et le cœur des passants en même temps que



celui des habitants de la maison. Ils obligeraient, pour Noël, leurs édiles à parer la capitale comme celle-ci sait parer les femmes qui viennent s'y habiller. Ils aimeraient que la place de la Concorde fût agrémentée de sapins pendant quelques jours ; ils transformeraient la Tour Eiffel en Tannenbaum de trois cents mètres, le Sacré-Cœur et le Panthéon en reposoirs illuminés. Même, sans aller jusque-là, ils voudraient voir Noël dans les rues, avec son cortège traditionnel. Non, rien de tout cela ; à peine plus de remue-ménage qu'à l'ordinaire.

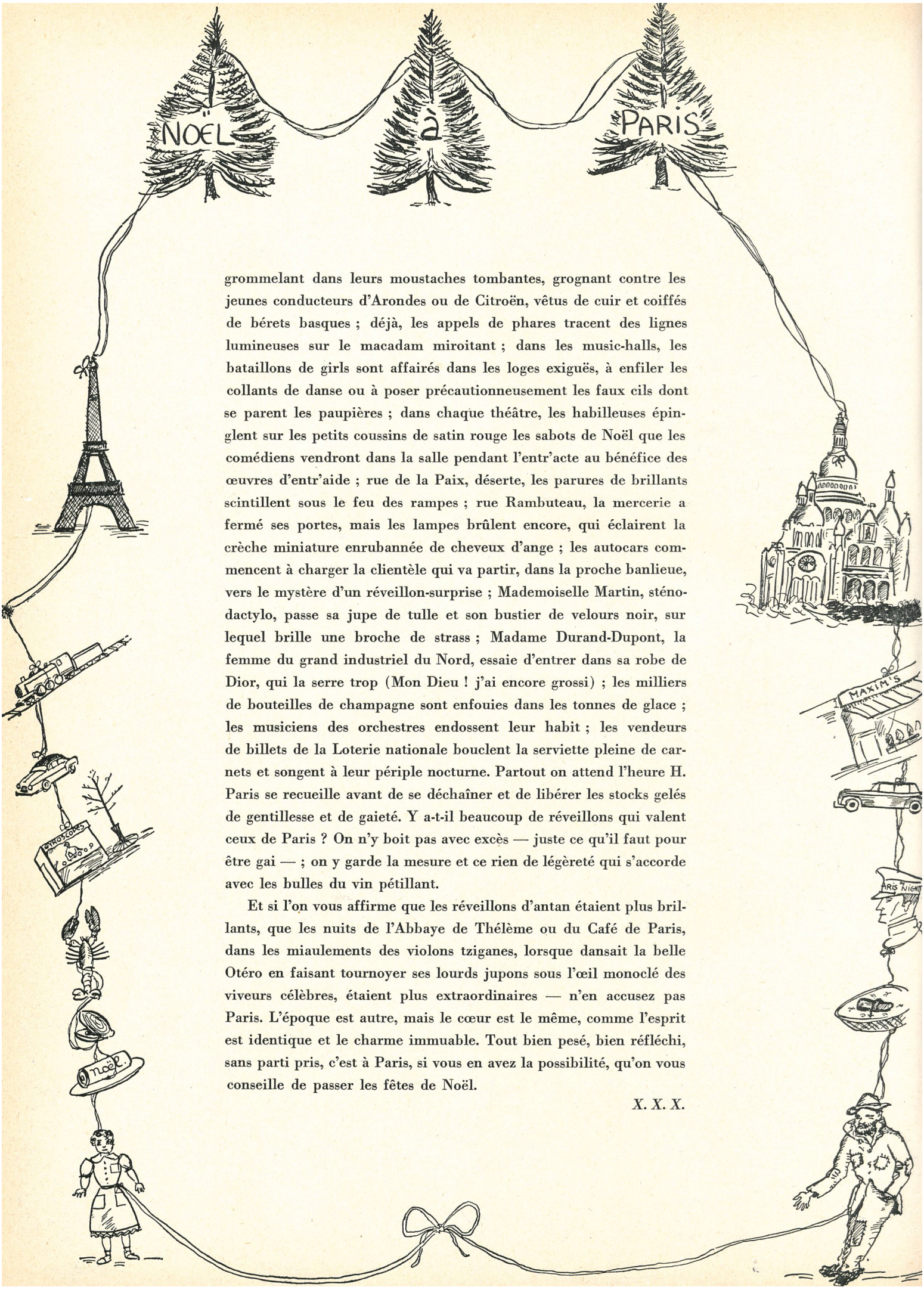
Et cependant, Noël à Paris a son charme, un charme particulier, un charme discret et prenant. Cette coupure, entre les deux réveillons, dans la tristesse des jours d'hiver, se teinte de gaieté. Une gaieté fine, presque imperceptible, ténue comme une écharpe de brouillard matinal, mais réelle. Sous le ciel bas dont les clochers égratignent les nuées, à travers les giclées de pluie ou de neige, dans le bruit liquide des pneus de voitures qui arrachent à la chaussée des gerbes de gouttelettes, celui qui aime Paris perçoit une animation inaccoutumée. Cela se lit dans les yeux des passants qui se hâtent entre deux stations devant les vitrines, cela s'entend dans la voix rocailleuse du marchand de marrons qui, chaussé de sabots, derrière son brasero ambulant, entasse dans les cornets de papier les châtaignes mal cuites qui brûlent les doigts, salissent les ongles, et laissent leurs débris dans les poches des manteaux. Le fleuriste à la sauvette brandit les paquets de fleurs en criant son appel: « pas chères ». Le vendeur de journaux, sous son caban ruisselant, présente les gazettes avec un sourire de fête. Madame se faufile entre les badauds, le visage enfoncé dans son col de fourrure — vison ou lapin — pour faire ses achats inutiles et charmants, consultant à tout instant la liste qu'elle a soigneusement écrite. Revenue à la maison, elle défait les nœuds de ficelle colorée, déploie les papiers brillants, aligne les piles de cartes de vœux, ces cartes que ses amies, comme elle, poseront sur le dessus de cheminée comme des châteaux de vraies cartes à jouer, au-dessous des invitations qui, elles, sont insérées entre le miroir et son cadre.

Noël à Paris, ce sont les petites boutiques des boulevards où l'on achète des stylos, des gyroscopes, des cithares, des sucres qui ne fondent pas et des cuillers qui fondent, des bijoux en toc et des accessoires pour arbre de réveillon. C'est l'éventaire des écaillers, comme



se disent à présent les marchands d'huîtres, qui présentent leurs coquillages dans des paniers de vannerie, sur des coussins d'algues entrelacées de rubans de cellophane brillante, ces paniers où les langoustes et les homards agitent spasmodiquement leurs antennes et leurs pinces ; ce sont les guides qui, sur les boulevards et à la porte des hôtels ou des agences de voyage, happent le passant, toujours prêts à le conduire n'importe où et à lui montrer n'importe quoi, fût-ce l'immontrable. Ce sont les restaurants où l'on vaque aux derniers préparatifs, où l'on colle, sur la glace, le menu traditionnel qui comporte obligatoirement du boudin, de la dinde aux marrons et la pâtisserie écœurante, dite « bûche de Noël » ; où les dames des vestiaires déballent les sacs de chapeaux en papier, de trompettes en carton, de serpentins et de boulettes de coton ; c'est la scène plus intime, à la maison, où le père essaie, pour son plaisir, le chemin de fer électrique que, demain, le père Noël laissera au fils (qui n'aura pas le droit de jouer avec, sous peine de le détériorer), tandis que Madame contemple, d'un air attendri et mélancolique, la poupée de ses rêves d'enfant. Un peu plus tard, alors que lui pestera contre un col devenu trop étroit, elle s'énervera contre la mauvaise volonté évidente d'une fermeture-éclair qui refusera de glisser. Noël, c'est le clochard, vêtu d'un pardessus verdâtre et loqueteux, les souliers tenus par des ficelles, le chapeau enfoncé sur une face barbue, qui se dirige vers la porte des restaurants avant d'ouvrir celles des voitures et qui espère amasser assez de pourboires pour faire, un soir au moins, un repas copieux, à moins qu'il ne finisse sa nuit devant la soupe de la cité-refuge. C'est le Salutiste qui, comme dans toutes les capitales, devant sa bassine de cuivre, agite sa cloche. C'est le sacristain, le bedeau ou l'enfant de chœur qui vérifie les vêtements d'apparat dans lesquels il servira, tout à l'heure, la Messe de minuit. C'est l'atmosphère de détente et de fête. Et ce n'est pas la même qu'ailleurs.

Paris ne s'est pas habillé mais ses habitants, eux, s'habillent, physiquement et moralement. Les trois coups vont bientôt être frappés. Dans le café-tabac de la porte d'Orléans comme chez Maxims, des hommes et des femmes, parés de leurs plus beaux atours, vêtus de bonne humeur, vont se trouver côte à côte pour une nuit, oublier leurs soucis et s'égayer ensemble. Les vieux chauffeurs des taxis G 7, ces Renault rouges et démodées, vont transporter leurs clients en



grommelant dans leurs moustaches tombantes, grognant contre les jeunes conducteurs d'Arondes ou de Citroën, vêtus de cuir et coiffés de bérets basques ; déjà, les appels de phares tracent des lignes lumineuses sur le macadam miroitant ; dans les music-halls, les bataillons de girls sont affairés dans les loges exiguës, à enfiler les collants de danse ou à poser précautionneusement les faux cils dont se parent les paupières ; dans chaque théâtre, les habilleuses épinglent sur les petits coussins de satin rouge les sabots de Noël que les comédiens vendront dans la salle pendant l'entr'acte au bénéfice des œuvres d'entr'aide ; rue de la Paix, déserte, les parures de brillants scintillent sous le feu des rampes ; rue Rambuteau, la mercerie a fermé ses portes, mais les lampes brûlent encore, qui éclairent la crèche miniature enrubannée de cheveux d'ange ; les autocars commencent à charger la clientèle qui va partir, dans la proche banlieue, vers le mystère d'un réveillon-surprise ; Mademoiselle Martin, sténodactylo, passe sa jupe de tulle et son bustier de velours noir, sur lequel brille une broche de strass ; Madame Durand-Dupont, la femme du grand industriel du Nord, essaie d'entrer dans sa robe de Dior, qui la serre trop (Mon Dieu ! j'ai encore grossi) ; les milliers de bouteilles de champagne sont enfouies dans les tonnes de glace ; les musiciens des orchestres endossent leur habit ; les vendeurs de billets de la Loterie nationale bouclent la serviette pleine de carnets et songent à leur périple nocturne. Partout on attend l'heure H. Paris se recueille avant de se déchaîner et de libérer les stocks gelés de gentillesse et de gaieté. Y a-t-il beaucoup de réveillons qui valent ceux de Paris ? On n'y boit pas avec excès — juste ce qu'il faut pour être gai — ; on y garde la mesure et ce rien de légèreté qui s'accorde avec les bulles du vin pétillant.

Et si l'on vous affirme que les réveillons d'antan étaient plus brillants, que les nuits de l'Abbaye de Thélème ou du Café de Paris, dans les miaulements des violons tziganes, lorsque dansait la belle Otéro en faisant tournoyer ses lourds jupons sous l'œil monoclé des viveurs célèbres, étaient plus extraordinaires — n'en accusez pas Paris. L'époque est autre, mais le cœur est le même, comme l'esprit est identique et le charme immuable. Tout bien pesé, bien réfléchi, sans parti pris, c'est à Paris, si vous en avez la possibilité, qu'on vous conseille de passer les fêtes de Noël.

X. X. X.